

DUBÉ, Jean-Claude, *Le Chevalier de Montmagny, 1601-1657 : premier Gouverneur de la Nouvelle-France* (Saint-Laurent, Fides, 1999), 430 p.

Christophe Horguelin

Volume 54, Number 3, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005469ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005469ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, C. (2001). Review of [DUBÉ, Jean-Claude, *Le Chevalier de Montmagny, 1601-1657 : premier Gouverneur de la Nouvelle-France* (Saint-Laurent, Fides, 1999), 430 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(3), 461–464. <https://doi.org/10.7202/005469ar>

DUBÉ, Jean-Claude, *Le Chevalier de Montmagny, 1601-1657 : premier Gouverneur de la Nouvelle-France* (Saint-Laurent, Fides, 1999), 430 p.

Que ce soit en Méditerranée sur les vaisseaux de l'ordre de Malte, au Canada où il tint douze ans les rênes du pouvoir, ou encore dans les Antilles comme lieutenant du gouverneur de Saint-Christophe, Charles Huault de Montmagny profita des possibilités qu'offraient à des âmes bien nées une Église entreprenante et un empire français en croissance. Sa trajectoire touche plusieurs des thèmes auxquels les historiens de l'Amérique coloniale accordent aujourd'hui une attention renouvelée, comme les dimensions religieuse et « atlantique » de la colonisation et la construction des rapports entre Européens et Amérindiens. Peu sensible à ces questions, du moins en leur formulation actuelle, Jean-Claude Dubé signe une biographie de facture assez traditionnelle, dans l'esprit des premiers tomes

du *Dictionnaire biographique du Canada* — à la fois informative et adepte du portrait moral (aimable de préférence). Son *Chevalier de Montmagny* enrichit néanmoins notre connaissance très fragmentaire du personnage, en particulier quant aux parties non canadiennes de sa carrière, qui bénéficient des recherches inédites que l'auteur a effectuées en France et aux archives de l'ordre de Malte.

Les origines sociales et familiales de Montmagny sont examinées dans les deux premiers chapitres, où les lecteurs des précédents travaux de Dubé se trouveront en terrain familier : la patiente et sinieuse reconstitution des lignages, des carrières et des fortunes, l'étude de la mobilité sociale et des alliances formaient le principe même d'ouvrages comme *Les Intendants de la Nouvelle-France* (1984) et *Les Bigot* (1988). Une fois purgée des habituelles falsifications, la généalogie des Montmagny révèle une promotion « récente » amorcée au début du xvi<sup>e</sup> siècle avec l'achat d'une charge anoblissante et bientôt consolidée par l'entrée dans la magistrature, et dans la capitale. Dernier des quatre enfants d'un conseiller du roi au Grand Conseil, Charles Huault grandit dans le Marais, à l'hôtel de Baillet (futur Sully). Son milieu d'origine fut « en tout conforme à l'idéal de la meilleure noblesse de robe » (p. 105).

Le déluge d'informations auquel ces deux chapitres donnent lieu (anecdotes diverses, quatorze tableaux généalogiques) est éphémère, et peut-être compensatoire, car en aucun autre point du récit les archives ne coopèrent aussi volontiers au projet du biographe. Du chevalier lui-même, moins de dix lettres ont survécu. Plusieurs moments clés de la vie de Montmagny restent donc sans explication : l'abandon du droit, le choix de l'ordre de Malte, le retard de trente ans à prononcer ses vœux, les circonstances de son départ au Canada, pour citer les plus importants. L'auteur en est fréquemment réduit aux suppositions.

Deux procédés pallient le manque de sources. Le premier consiste à meubler l'arrière-plan historique en présentant un condensé de travaux savants. Il nous faut donc apprendre ou réapprendre ce qu'étaient le collège de La Flèche et l'éducation jésuite (p. 109-119), les voyages en Italie au début de l'époque moderne (p. 122-128), l'ordre de Malte et la guerre de course contre les Turcs (p. 136-142, 152-156), et la situation de la Nouvelle-France ou de Saint-Christophe au moment où Montmagny entre en scène (p. 190-207, 365-380). Plus hardi, le second procédé consiste à convoquer le témoignage de contemporains moins taciturnes et à présumer que l'expérience de Montmagny fut similaire (p. 116-118, 123-128, 158-159).

Les années de collègue, d'université et de périple transalpin sont ainsi *recrées* (chapitre 3). Les archives de Malte éclairent à peine mieux la période suivante (chapitre 4). En 1622, Charles Huault entre dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et, après un an de noviciat (religion, médecine, armes) et cinq croisières d'initiation, il arme son propre navire et entreprend deux campagnes contre les positions ottomanes au Levant. L'aventure maltaise se solde par un exploit maritime et par la ruine personnelle. Trois filières pourraient avoir permis le transfert de Montmagny en Nouvelle-France : celle de Jean de Lauson, intendant des Cent-Associés et son cousin par alliance ; celle des jésuites ; et celle de l'ordre de Malte même, au sein duquel Richelieu recrute bon nombre d'administrateurs coloniaux.

Les quatre chapitres consacrés à la période canadienne (1636-1648) ne révèlent pratiquement rien qu'on ne savait déjà par les *Relations* des jésuites et par les travaux de Marcel Trudel (principaux guides de l'auteur ici), et se placent même en deçà des connaissances actuelles, surtout en ce qui concerne les Amérindiens, lesquels retrouvent presque le rôle passif qu'ils jouaient dans l'historiographie avant Bruce Trigger. Dubé fait cependant œuvre utile en insistant sur la « parfaite symbiose » (p. 360) qui caractérise les rapports entre Montmagny et les Jésuites. Trois des pères qui accueillent le nouveau gouverneur à Québec en 1636 (y compris le supérieur Paul Le Jeune) sont d'anciens confrères de classe. Pour les Jésuites, Montmagny fait incontestablement partie de la *maison*, et c'est sans surprise qu'ils l'entendent enseigner aux Algonquins que l'obéissance aux missionnaires leur procurera « le secret de conserver leur nation et [de] ne pas mourir si souvent » (p. 218). La preuve s'appuie exclusivement sur les propos des Jésuites, mais ceux-ci semblent suffisamment insistants pour conforter l'analyse de l'auteur. Par ailleurs, la réflexion amorcée sur la mise en scène du pouvoir — costumes, canonnades, feux d'artifice et autres déploiements, pour lesquels Montmagny manifeste un goût prononcé — méritera certainement d'être approfondie en l'étendant à l'ensemble du Régime français.

Hormis son nom (ou plutôt sa traduction huronne : Onontio), par lequel les Amérindiens désigneront tous les futurs gouverneurs français, Montmagny ne laisse au Canada qu'un héritage modeste, selon l'auteur. « Il avait su tenir le coup » (p. 361). À Saint-Christophe, où il passe la dernière partie de sa vie, c'est l'échec complet (chapitre 9). L'ordre de Malte, qui vient d'acheter l'île, l'y envoie en 1650 pour surveiller l'impétueux gouverneur de Poincy, indélogeable potentat local dont Basseterre est devenue la forteresse personnelle. Poincy semble avoir tout bonnement

ignoré son chaperon, et Montmagny s'être résigné à attendre la mort de son adversaire. Il mourut le premier, dans l'isolement complet.

Trop longue pour être reproduite ici, la liste des vertus que Dubé prête à Montmagny paraît un peu exagérée en regard des demi-succès qui jalonnent le parcours du chevalier, sans compter qu'ici encore le manque de sources donne au tableau un caractère artificiel. Cette biographie fournit cependant aux historiens plusieurs données nouvelles sur le premier gouverneur en titre de la Nouvelle-France (à commencer par ses dates de naissance et de décès), tout en offrant au grand public un héros canadien moins étroitement « laurentien » que de coutume.

CHRISTOPHE HORGUELIN

*Chercheur invité*

*Université de Californie - Los Angeles*